

Redouane Labdoui

Bonnes
feuilles

DSI

Les
barbares
contre les
empereurs



Chronique d'une bataille annoncée

Editions de l'Institut

DSI : les barbares contre les empereurs

INTRODUCTION

Au fond, l'objectif est toujours le même. Il s'agit toujours de construire des empires.

Le problème, c'est ensuite. Une fois qu'ils sont debout. Un petit rien les fait vaciller.

Regardez Rome. Ce petit « rien » fut l'indolence de la jeunesse romaine. Si peu volontaire pour aller se battre aux confins de l'empire et y défendre les frontières qu'il fallut trouver une solution.

Alors on enrôla des soldats parmi ceux que l'on appelait les barbares. C'est comme cela que l'empire a disparu sous l'effet d'un phagocytage complexe.

Rome a soumis les barbares qui l'ont soumise à leur tour pour accoucher de divers pays qui ont plus ou moins choisi comme ADN le meilleur de chacun des deux camps. Les cultures se sont entremêlées, les peuples aussi.

Au final, l'empire romain s'est dissout dans les cultures locales, à moins que ce ne soit l'inverse.

Certes, notre vie quotidienne reste structurée par la pensée impériale, qu'il s'agisse du droit, de la démocratie, de la langue. Nous devons tant de choses aux romains.

Mais si l'on regarde ce qui nous fait vibrer, nos mythes, nos héros.

De qui se sent-on le plus proche ?

Des Gaulois, qui étaient pour les Romains, de sacrés barbares.

Quand bien même Vercingétorix a perdu la bataille décisive contre César, au fond, c'est quand même lui qui a gagné la guerre. C'est à son héroïsme à lui que l'on s'identifie.

C'est même celle que nous exportons.

Combien d'albums d'Asterix se seraient-ils vendus dans le monde, s'il n'y avait eu ce « storytelling » de la résistance barbare au civilisateur impérial ?

Transposons le phénomène aux empires économiques.

Lorsqu'il s'agit d'une grande entreprise, avec de grandes marques, de nombreux employés, des procédures complexes, des avantages sociaux, un siège social somptueux, une politique RH offensive, cherchant le bonheur des salariés, d'où risque de venir le petit « rien » ?

Si vous travaillez au sein d'un de ces empires, vous êtes sans doute déjà à l'affût de ce genre de signaux.

Sans doute observez-vous de près les barbares de votre environnement.

Y a-t-il des Vercingétorix à queue de cheval dans les entreprises concurrentes ? Voit-on fleurir des startups au projet délirant et bien naïf sur certains de vos marchés ? Il y en a déjà, n'est-ce pas ?

Mais ne vous contentez pas de regarder dehors. Observez donc aussi ce qui se passe à l'intérieur de l'empire.

Si la DRH a fait installer récemment des baby-foots dans les salles de repos, il faut peut-être s'inquiéter. Cela ressemble à une sorte de signal faible.

La culture barbare issue des startups serait-elle déjà en train de transpirer insidieusement à l'intérieur de votre empire ?

« C'était cela ou prendre le risque de ne pas attirer les meilleurs talents sortis des grandes écoles ».

C'est l'argument qui a été donné lors d'un récent CODIR pour justifier la dépense « Baby Foot », n'est-ce pas ? Le Sénat romain a dû en son temps résonner des mêmes arguments.

Les baby-foots, les canapés, les salles de repos et les imprimantes qui se transforment en « print corners ».

Ce genre de signaux faibles dans la décoration devraient vous amener à poser une question plus fondamentale.

Franchement ? Construit-on une mythologie d'entreprise avec des baby-foots ?

Si, depuis votre bureau de DSI, on a une superbe vue sur la ville, du haut d'un immeuble d'assez grande hauteur, d'où l'on croit deviner parfois l'agitation fébrile qui règne dans les immeubles des incubateurs du centre-ville remplis de jeunes gens tapotant sur leurs claviers, l'analogie qui est à l'origine de ce livre a toutes les raisons de vous hanter.

Il est grand temps pour vous de trancher : à quel camp vous sentez-vous profondément appartenir ?

A celui des barbares ou à celui des empereurs ?

Lorsque l'histoire économique se souviendra des batailles auxquelles vous avez participé, serez-vous dans le camp des Kodak, Mammouth, Pan Am, Compaq, Toy's and Rus ?

Ou des Amazon, Google, Bla Bla Car, Véolia, SNCF ?

La question est capitale si vous êtes DSI. Les premières ont disparu.

Les secondes explosent ou renaissent de leurs cendres grâce à une stratégie qui met au premier plan une pensée des systèmes d'information d'un nouveau genre.

Il est en effet vraiment ici question de culture. Une culture d'ordre technologique certes, mais une culture d'autant plus capitale qu'elle sera à l'origine de la valeur que va créer demain votre entreprise, qu'elle soit un empire prenant un nouvel essor, une startup naissante ou une ETI en pleine croissance.

Qu'elle soit installée dans des bureaux avec vue sur la ville ou dans une zone d'activité moins pompeuse.

Plus personne ne vous demandera grâce à quelle architecture sécurisée, par quel choix dans le cloud ou quel type de refroidissement de votre data-center, vous avez fait réussir votre entreprise.

Désormais, ce n'est plus la technologie qui importe, mais ce qu'elle emporte dans son sillage, ce qu'elle provoque dans les interactions humaines, le combat qu'elle incarne. Chaque nouvelle bataille dans le monde des systèmes

d'information (open source, méthode agile, cloud, big data, machine learning, etc.) a toujours apporté bien plus que des changements d'outils, voire de méthode de travail.

Les choses vont désormais encore plus loin.

C'est directement la stratégie de l'entreprise qui est concernée.

Les combats « culturels » qui seront menés dans les années qui viennent auront leurs war-rooms à l'étage de la DSI. Et le général en chef qui les animera aura sans doute un peu changé.

A quoi ressemblera ce DSI de demain ?

Quel sera sa culture ?

Comment aura-t-il évolué ?

Quel type d'équipes va-t-il diriger ?

Si la réponse était dans sa capacité à installer des baby-foots, vous n'auriez pas ouvert ce livre ni lu ces premières lignes.

Alors où est-elle cette réponse?

Comment attirerez-vous demain les meilleurs talents au sein de vos équipes ?

D'où viendra l'enthousiasme churchillien qui vous permettra d'emporter les batailles qui s'annoncent et qui vont se dérouler sur de nouveaux terrains de jeu ?

Quelque chose vous dit que c'est précisément dans la nature de ces terrains de jeux que se trouve la réponse. Oui, il faudra choisir des champs de bataille... un peu barbares.

Des projets qui cassent les habitudes. Des projets qui devancent les attentes des métiers. Des projets qui s'appuient sur les données.

Dans les pages qui suivent, nous allons précisément tenter de défricher ces nouveaux terrains de jeu.

En étudiant tout d'abord ce qui fait l'esprit barbare.

L'histoire des systèmes d'information et de l'informatique est pleine de ces Attila qui ont révolutionné des procédures établies, des paysages que l'on croyait installés pour des siècles.

Notre métier a l'habitude de ces révolutions.

Les ruptures et les batailles méthodologiques ont fait bouger ce métier tout autant que les technologies qui l'ont fondé. Nous avons toujours eu des barbares. Mais aujourd'hui, où en sommes-nous vraiment ?

Les ruptures vont à une telle vitesse que l'on ne sait plus trop où l'on en est.

La nouveauté, c'est qu'elles étaient restées jusque-là à l'étage de la DSI, on l'a dit.

Désormais, c'est au DSI de porter la révolution permanente dans les autres étages.

Pas facile, alors que, déjà, il a de quoi se sentir trahi par le succès du vocabulaire de notre métier.

Quand on lui demande :

« S'appuie-t-on sur de l'open source ?

Doit-on se lancer dans le big data ?

Ce projet fera-t-il appel à de l'intelligence artificielle ? »

Comment expliquer qu'on ne peut répondre par oui ou non à des questions pareilles ?

Et que ces mots-valises sont peut-être déjà nos pires ennemis.

Tout se passe en effet comme si ces mots-creux devenaient les armes barbares dont les empereurs se sentent obligés de s'équiper. Parce que les membres du CODIR les ont vues ailleurs.

Mais à quoi sert l'équipement si l'on n'a pas compris l'art martial qui préside à son usage ? On ne gagne pas une guerre moderne avec des outils modernes mais une stratégie ancienne.

70% des projets Big Data menés dans les entreprises échouent.

La raison ?

On ne comprend pas « l'esprit big data » et on se précipite dans la construction d'outils, on a le réflexe « projet », on veut développer à tout prix, s'équiper en Hadoop avant même de savoir si l'on dispose de suffisamment de volumes de données, on veut se rassurer par le fait que l'on sait faire.

Alors que la bonne question est : « à propos, où va-t-on ? »

Non, le problème n'est pas dans l'équipement. Il n'est pas non plus uniquement dans l'organisation et les changements à l'intérieur de celle-ci que la technologie va apporter, la fameuse transformation numérique (nouvelle perle à accrocher au collier des mots-valise).

Le problème est beaucoup plus stratégique.

Il est dans la notion de valeur, qui est elle-même assez complexe. Le cœur du sujet réside dans l'accès à un état d'esprit bien particulier. C'est lui qui recouvre ce que nous appelons ici... l'esprit barbare.

Cet esprit, nous allons l'explorer en détails dans les pages qui suivent. En commençant par revivre les moments forts de l'histoire de notre métier, précisément sous cet angle culturel.

Comment ces révolutions technologiques ont-elles fait de nous ce que nous sommes et ont-elles modelé la façon dont nous pensons. Qui ont été les héros de ces révolutions ?

Comment poursuivre leur vision, leurs combats, leurs découvertes ?

On se rendra compte, au passage, qu'à la différence de tout ce que nous avons vécu jusque-là, nos futurs terrains de bataille ne seront pas uniquement liés aux technologies et aux méthodologies nouvelles. Ils seront aussi en partie conditionnés par l'absence de ressources physiques.

Les besoins énergétiques générés par les nouvelles technologies posent désormais problème.

Une seule planète ne suffit plus pour faire face aux exigences de nos innovations informatiques. En tout cas, dans l'état actuel des choses.

Le fait de devoir tenir compte, dans notre univers à nous, d'un monde fini est un choc qui n'a pas fini de produire des ondes dont nous devons tenir compte dans nos solutions.

Ce choc va rendre encore plus indispensable l'adoption de cet esprit barbare.

C'est après avoir raconté les choses sous cet angle historique, en traitant autant de l'histoire des Grecs et des Romains que de l'histoire d'Amazon, qui est selon nous le maître barbare absolu, ou de l'histoire de l'open source et de la méthode agile, autres invasions barbares réussies de notre métier, que nous déboucherons naturellement sur la nouvelle vague qui emporte tout sur son passage : celle de ce que l'on appelle les « big data ».

Il n'y a rien de plus stupidement impérial que ce terme. Nous le démontrerons. Et nous en présenterons la vision barbare.

C'est qu'il nous faut nous appuyer sur ce que nous ont appris les précédentes révolutions.

C'est qu'il faut se donner les armes pour porter dans tous les étages de l'entreprise la juste vision des changements qui s'imposent.

Le DSI, nouveau barbare, ne pourra pas se contenter de « projets », de « méthodes » et de « Big data ».

C'est à une réussite bien plus ambitieuse qu'il est condamné.

Cette réussite s'appuiera clairement sur la « donnée », mais là encore, il ne doit pas prendre la proie pour l'ombre.

Ce mot là ne décrit qu'une sombre matière première. On ne fait rien avec juste une matière première.

Ce qui compte, c'est l'énergie avec laquelle on la transforme, la façon unique que l'on a de faire les choses.

Et en toile de fond, l'état d'esprit avec lequel on le fait.

L'état d'esprit, ce petit plus qui, bien pensé, bien compris, bien analysé aurait forcément mené Vercingétorix à la victoire. Mais on ne refait pas l'histoire.

On en tire les leçons pour le futur.
C'est tout l'objet de ce livre.

Chapitre 1

La « civilisation informatique » A quoi ressemblent les empereurs.

Tout se passe comme si le monde de l'IT (technologies de l'information) avait ses seigneurs. A la tête d'empires.

Ces seigneurs défendent avec ferveur l'héritage qu'ils ont reçu de leurs aînés, de grands précurseurs. Un héritage constitué des secrets d'une grande culture professionnelle, celle du traitement de l'information.

Et quelle culture !

Qu'on en juge par les notions-clés du métier. On parle « maître d'œuvre », « maître d'ouvrage », « gestion de projet », « architecture », « réseau ». Comme lorsque l'on construit des bâtiments, des quartiers, des villes !

Les précurseurs, les grands aînés ont emprunté leur vocabulaire à l'univers du bâtiment .

Quelle idée géniale ! Pour des gens qui, au départ, ne « vendaient » que de la réflexion pure et de la programmation, donner à leur pensée l'image même du solide, de l'éternité gravée dans la pierre. Comment mieux s'y prendre lorsqu'on veut s'installer au plus haut et consolider son pouvoir ?

C'est donc une civilisation de grandes cathédrales et d'arènes gigantesques que ces empereurs ont créée. Y circulent les informations qui font battre le cœur des entreprises et des relations qu'elles entretiennent avec leurs fournisseurs et leurs clients. Tout passe entre leurs mains.

C'est en cela d'abord qu'ils sont des empereurs. Ils ont su se poser en bâtisseurs, préempter aussi bien le langage du maçon (brique, lot, ...) que celui de l'architecte (architecture, réseau, ...).

Comment mieux faire comprendre que l'on appartient, en faisant cela, à la même trempe de constructeurs que celle qui a fait la Grèce, l'empire romain et les grandes civilisations ?

Ce vocabulaire emprunté au bâtiment n'est pas juste celui d'une méthode de travail, c'est aussi celui d'une pensée structurante. Une façon de raisonner qui impose son rythme et qui impose aussi une certaine hiérarchie des tâches et des fonctions.

En clair : une certaine façon d'organiser la prise de décision, les compétences et les métiers même de l'IT.

Signes extérieurs de puissance

D'autant que ce vocabulaire s'accompagne de toute une galerie de signes et d'indices dont Roland Barthes se serait régalé s'il avait vécu suffisamment longtemps pour les étudier aujourd'hui.

Il suffit de regarder les interfaces utilisateurs des programmes mis en places dans les grandes entreprises, ou la simple évolution sémiologique du matériel.

Oui, il y a une véritable langue des signes dans l'IT. Des signes extérieurs de richesse (ou d'absence de richesse) qui se transmettent de proche en proche à toutes les strates de l'entreprise. Des signes dont il faut quand même reconnaître que la signification change de plus en plus vite.

Se souvient-on de l'arrivée des écrans plats ? Les premiers postes servis furent d'abord les mieux placés dans la hiérarchie. Signe extérieur de puissance.

Puis ce fut le contraire : quand on a compris le gain de mètres carrés que procurait la possession d'un écran plat, on a modifié la configuration du bureau des salariés moins haut placés afin de leur faire occuper moins de place.

L'écran plat est passé en moins de cinq ans d'un signe de pouvoir à un simple signe d'appartenance à une entreprise qui gère parfaitement ses frais généraux et ses amortissements.

Et que dire des interfaces utilisateurs ?

L'arrivée du flat design dans ces interfaces était encore il y a quelques années, le signe qu'une bande d'irresponsables

se laissent prendre le pouvoir par des graphistes venus du monde des applis.

Des gens totalement inconscients des risques de sécurité qu'ils faisaient prendre à l'entreprise en agissant ainsi.

Puis sont arrivées les statistiques de comportement des consommateurs. Ils étaient désormais « mobile first ». Plus question, dans ces conditions, d'être moins « mobile first » que ses clients.

Désormais le flat design (un principe de design hyper simplifié conçu pour s'adapter aux pouces de l'utilisateur) s'impose partout. Tout projet digne de ce nom doit s'en inspirer s'il veut ressembler à quelque chose d'un tant soit peu innovant.

Une certaine idée d'eux-mêmes

Les empires ont leur langage, leurs signes, leur culture. Et une certaine idée d'eux-mêmes : leur monde est forcément le meilleur.

Certes, il faut le reconnaître : cette culture, ce métier est quand même à l'origine de la plus formidable révolution que l'humanité ait connue depuis des siècles. Il y a de quoi prendre le melon !

Que l'on retrace simplement l'histoire de leurs grandes conquêtes : du premier ordinateur IBM commercial de 1952, aux lunettes connectées de 2014 en passant par le premier ordinateur multitâches en 1959, la première recherche d'internet en 1962 ou l'invention du captcha en 2000 (1). Toutes ces créations sont nées de cette science

unique et incroyable dont ils maîtrisent parfaitement les règles et les codes.

Une grande histoire, un passé glorieux, des conquêtes menées à la vitesse des blitzkriegs, de grandes réalisations, bien sûr, et surtout des signes extérieurs de pouvoir et un vocabulaire.

Il fallait tout cela pour bâtir et consolider des empires qui se répartissent le monde du business et se battent les parts de marché.

Présentés comme cela, ils vous rappellent quelque chose ? C'est normal.

Il en a toujours été ainsi

Qu'on se souvienne de la Grèce antique.

Dans l'Antiquité, au début, les Grecs sont divisés. Loin de former un pays unique, la population se répartit entre plusieurs cités, telles Athènes et Sparte, qui sont elles-mêmes des Etats indépendants et rivaux. Ces cités se font la guerre.

Puis les Grecs sortent de leurs cités et fondent des colonies.

Ainsi Massalia, l'actuelle Marseille, fut-elle fondée par les colons partis de la ville de Phocée.

La puissance de la Grèce se développe peu à peu, grâce à cette politique de colonisation d'une part et d'autre part grâce au fait que les Grecs se mettent à partager une culture commune : les mêmes dieux, la même langue et la même écriture, autrement dit les mêmes codes.

C'est cette supériorité culturelle qui imposera son point de vue.

Très vite, les Grecs, imbus de leurs traditions et convaincus qu'ils sont meilleurs que les autres vont observer les langues étrangères avec un certain dédain, pour ne pas dire un vrai mépris. Ils vont ainsi comparer les langues des Thraces, des Troyens et surtout des Perses, leurs concurrents, ... au babil des oiseaux !

Et c'est tout simplement parce que les phrases de ces peuples voisins sonnent à leurs oreilles comme le « bar bar bar » des pigeons ou des colombes, qu'ils vont désigner ces peuples du mot de « barbare ».

Ceux qui parlent différemment, donc.

Le barbare parle différemment, il pense donc aussi forcément différemment, mais ce n'est pas tout.

Le barbare est aussi celui s'habille différemment et qui pratique d'autres religions.

Très vite, le barbare sera aussi celui qui « sent » différemment, notamment pour les Romains, autre empire qui reprendra des années plus tard, la même attitude de dédain vis-à-vis de ceux qui s'expriment différemment.

Les peuples plus au nord, en effet, s'enduisent le corps de substances d'origine animale, alors que les Romains s'enduisent le corps d'huile d'olive.

Peu à peu le terme de « barbare », comme le montre Bruno Dumézil, historien et grand spécialiste du sujet, se transforme en mot fourre-tout. Un terme quelque peu générique qui sert surtout à montrer en creux le sens et

le projet grandiose de la véritable civilisation. Et la raison pour laquelle elle doit s'imposer au monde entier.

Le barbare est celui qui ne défend qu'une culture et des valeurs locales opposées aux valeurs universelles recherchées par le civilisé.

Il se contente bien souvent de défendre l'intérêt d'un clan au détriment de l'intérêt commun, du « bien public ».

L'empire civilisé, lui, sait ce que sont les grands mots et les grands principes. Les mêmes grecs qui popularisent le mot « barbare » sont les mêmes qui inventent la démocratie.

Le barbare ne saurait rien comprendre à tout cela, lui qui ne s'exprime qu'en ayant recours aux borborygmes des oiseaux.

Dès l'origine donc, les grands empires s'imposent par une culture et une langue commune.

Et force est de reconnaître que ce n'est pas sans efficacité.

C'est ainsi qu'ils rendent éternelles certaines de leurs productions :

- les poèmes d'Homère seraient-ils arrivés jusqu'à nous, s'ils n'avaient pas été partagés par tous les Grecs de toutes les « métropoles » (villes d'où partaient les colons) ?

- les Jeux Olympiques, où les juges s'appelaient « Hellanodikai » (relative à Hellénion, sanctuaire commun de neuf villes grecques) évoqueraient-ils encore quelque chose aujourd'hui s'ils n'avaient pas été dès le départ le fruit de cette unité, de cette « nation » que soude la foi dans les mêmes dieux ?

La même histoire

Ce qui est fascinant, c'est de voir se reproduire des histoires tout à fait comparables dans l'univers des technologies actuelles.

Comment sont gérés les systèmes d'information dans une très grande entreprise ?

Les professionnels de l'IT qui les pilotent et les maintiennent ne dépendent pas forcément tous directement de la DSI. Ils dépendent très souvent des métiers eux-mêmes, appartenant ainsi à une cellule IT, à l'intérieur même d'un service spécifique : RH, marketing, logistique, finance, etc.

Ils existent ainsi côte à côte, comme autant de cités grecques indépendantes ou presque, tout en partageant une même culture.

Alors, à l'instar des poèmes d'Homère dont le rôle dans la Grèce antique fut tout autant politique que poétique, pour mieux conforter cette culture unique dans un même empire, on a créé le schéma directeur informatique.

Ce document de synthèse est établi par la direction informatique et validé par la direction générale de l'organisation.

Ce document décrit comment le système d'information et l'informatique vont être déployés pour répondre aux objectifs fixés et fournir les services attendus à 2 ans, 5 ans ou 6 ans.

Pour élaborer un tel document, on met généralement en place un projet. Celui-ci va commencer par faire un audit de l'existant, puis préciser les besoins et les orientations à prendre.

Les spécialistes disent que l'on va alors procéder à une « spécification des besoins ». Là encore, le vocabulaire employé est important. Le terme « spécification » relève en effet d'une démarche d'anticipation mais également d'une démarche normative.

Une fois que l'on aura défini les choses, ce sera comme ça et pas autrement. Le plan sera là pour plusieurs années... comme « spécifié ».

Bien sûr, on pourra introduire un peu de souplesse : il y aura souvent plusieurs scénarios, les décisions arrêtées feront l'objet d'une programmation dans le temps : objectifs, procédures à réaliser, sélection des moyens et ressources nécessaires. Tout cela avec une intention claire : il faut que l'on puisse évaluer un budget associé.

Les deux grandes méthodes qui ont été utilisées pour initier ces schémas directeurs dans les grandes entreprises ont d'ailleurs été, historiquement, des méthodes orientées « opportunités d'investissement » (méthode BSP Business System Planning d'IBM, dans les années 60-70 et méthode Racines, utilisée surtout dans les grandes administrations).

Seulement voilà.

Avec des délais de mise sur le marché qui se raccourcissent constamment, des innovations telles que le Cloud et la virtualisation qui remettent en question les infrastructures classiques, l'arrivée des générations Y et Z qui veulent être

actrices du changement et ne supportent pas les logiques top-down, la durée de vie d'un schéma compris entre 2 et 6 ans est désormais totalement inadaptée.

On retrouve là notre vision unifiée à vocation civilisatrice s'opposant aux impératifs locaux de quelques barbares isolés dans leurs villages.

Qui va gagner ? Les barbares, dont ce qui a été dit au paragraphe précédent semble prouver qu'ils ont le vent en poupe ou bien les empereurs qui n'ont pas dit leur dernier mot ?

Ces derniers n'ont en effet pas du tout renoncé à leur façon de voir les choses.

Qu'on en juge :

« Les schémas directeurs des systèmes d'information ont beaucoup évolué ces dernières années » explique la presse spécialisée.

Comme le fait remarquer Christophe Legrenzi, président d'Acadys, conseiller au commerce extérieur, chercheur et consultant international, animateur d'une formation schéma directeur de la DSI et solutions alternatives, :
« Les méthodes et les finalités ne sont plus forcément les mêmes. »

Traditionnellement, nous élaborions des schémas directeurs informatiques qui visaient à planifier les infrastructures et les applications des métiers dans l'entreprise.

Aujourd'hui, il ne s'agit plus de répondre aux besoins ponctuels des métiers, mais bien d'identifier les solutions synonymes de performance et de compétitivité.

Il s'agit donc de voir en quoi les processus de l'entreprise peuvent être optimisés et si de nouveaux services, voire de nouveaux « business models » peuvent être imaginés ».

On le voit avec cet exemple des schémas directeurs, choisi parmi tant d'autres.

Déjà la culture impériale, celle qui construit de grandes infrastructures, une culture de la planification et des grands principes directeurs, se heurte aux idées nouvelles.

Déjà elle tente de négocier, de les intégrer dans son schéma. Déjà les empereurs phagocytent les barbarismes pour mieux les anéantir.

Venues de quelques micro-marchés que personne n'avait vu émerger, d'îlots de réussite, considérés il y a peu comme totalement loufoques, ces idées vont-elles se laisser manger comme cela ?

Va-t-on étouffer les nouvelles façons de voir les choses dans l'édredon kafkaïen des procédures internes et habituelles.

Rien n'est moins sûr.

Les idées barbares ont en effet pour elles d'avoir été conçues et couvées chez les meilleurs.

Chapitre 2

Le maître Barbare : Amazon

14 juillet 2017. Lors d'une grande conférence du web, la « Silicon Valley's Allen & Company Sun Valley Conference », est publiée une photo récente de Jeff Bezos, le patron d'Amazon : lunettes de soleil d'aviateur noires, doudoune sans manche et tee-shirt noir pour les vêtements. Le port droit, visage fermé, impassible, des biceps apparents.

Aussitôt, sur les réseaux sociaux s'emparent de cette belle photo et les comparaisons font florès : « on dirait Jack Bauer (héros de la série 24 heures chrono) »; « non, c'est Bruce Willis »...

Mais la comparaison qui va faire mouche sera celle qu'un internaute va faire de Jeff Bezos avec Jeff Bezos lui-même. Sur Twitter, son post va être retweeté plus de 16 000 fois. A côté de cette photo très « maître du monde » de 2017, il a retrouvé le même Bezos en 1998, peu de temps après le lancement d'Amazon.

A ce moment-là, l'homme apparaît timide, le visage poupon et gentillet, le dos légèrement voûté d'un intellectuel qu'on s'apprête à croiser à la bibliothèque ou, plutôt, pardon... dans une librairie.

Et l'internaute de résumer dans son tweet :
« 1998 : je vends des livres. 2017 : je vends absolument tout ce que je veux ».

Comment mieux résumer en une phrase les vingt ans à peine d'ascension fulgurante d'un barbare absolu.
Le barbare d'entre les barbares. Le boss !

Pourtant, comme sa photo de 1998 le montre bien, Jeff Bezos était tout ce qu'il y a de plus civilisé au début.
En 1994, le jeune homme travaille à Wall Street, il a tout juste 30 ans et il voit poindre la révolution internet.

Il décide de quitter son job et de fonder une startup.

« Le déclic, raconte-t-il, fut cette étude au printemps 1994 qui indiquait que l'utilisation d'internet avait un taux de croissance de 2300% par an. Rien ne va jamais aussi vite. »

Après avoir fait une liste des 20 produits qu'il pourrait vendre sur internet, il décide de commencer par les livres, en raison de leur faible coût et du fait qu'ils répondent à une demande universelle.

Il crée son entreprise. Les premiers investisseurs seront ses propres parents. Love Money, comme on dit.
Son père, après lui avoir donné le chèque, lui demande :
« A propos, c'est quoi ça, internet ? »

Jeff Bezos trouve un nom de domaine qui commence par « A », histoire d'être bien placé dans les résultats de recherche des annuaires qui en sont encore à suivre l'ordre alphabétique.

Et puis, Amazon, cela sonne un peu exotique.

Il va lever 8M\$ en 1995 auprès de Kleiner Perkins Caufield & Byers. En 1997, Amazon lève à nouveau des fonds, auprès du public cette fois.

En 1999, à peine 4 ans après avoir investi, Kleiner Perkins Caufield & Byers aura amélioré sa valorisation de plus de 55 000% !

La même année, Jeff Bezos est élu par Time Magazine « Homme de l'année » pour avoir popularisé le commerce en ligne.

Et il devient barbare

*Réalisé par l'Institut du contenu (SAS Klubs)
11, rue Saint-Didier 95810 Epiais-Rhus
pour le compte de Redouane Labdoui, Inventiv-IT,
10 rue Portalis 75008 Paris
Dépôt légal : juin 2018
Tous droits réservés*



Redouane Labdoui est co-fondateur et directeur associé d'Inventiv-IT, cabinet de conseil en système d'information (SI). Dans ce livre, il explore les mutations qui s'opèrent actuellement dans les départements SI sous un angle inattendu : et s'il s'agissait d'un nouveau type de changement majeur, à l'image de ce que l'on a appelé les « invasions barbares » ?

Dans l'histoire, celles-ci ont produit deux phénomènes décisifs : une profonde révolution culturelle et un remplacement progressif des empereurs en place par ceux qui venaient des rangs des « barbares ». Certes, il y a eu des exceptions : quand les anciens ont su faire preuve d'adaptation et d'agilité.

Et vous quel DSI êtes-vous ?
Empereur, barbare ou agile ?

